AccueilRevenir à l'accueilCollectionÉcueil du sage (L')ItemDroit du seigneur (Le), Comédie en cinq actes

## Droit du seigneur (Le), Comédie en cinq actes

**Auteur : Voltaire (1694-1778)** 

## **Description & Analyse**

DescriptionComédie En Cinq Actes, jouée sous le nom de L'Ecueil du Sage qui n'était pas son véritable titre

#### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

88 Fichier(s)

#### Les mots clés

Théâtre (Comédie)

#### Informations éditoriales

Localisation du documentBibliothèque numérique de Mecklembourg-Poméranie occidentale (520 Bf 101i(3) adn6)( urn:nbn:de:gbv:9-g-4989569)

#### Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques88 p. numérisées; in-8 Format Date1770 LangueFrançais

## Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

## Citer cette page

Voltaire (1694-1778), Droit du seigneur (Le), Comédie en cinq actes1770

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 05/11/2025 sur la plate-forme EMAN : <a href="https://eman-archives.org/Ecume/items/show/406">https://eman-archives.org/Ecume/items/show/406</a>

Notice créée par <u>Isabelle Suze</u> Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

1009

359463

# LE DROIT

D U

# SEIGNEUR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

Elle a été jouée à Paris sous le nom de L'Ecueildu Sage, qui n'était pas son véritable titre.



A GENEVE,

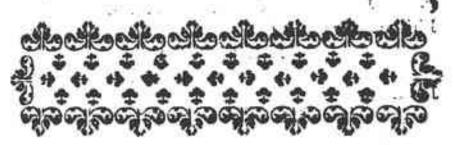
Chez les Freres CRAMER, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXIV.

## ACTEURS.

Le Marquis du CARRAGE.
Le Chevalier GERNANCE.
Le Baillif.
MATURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde semme de Dignant.
DORMENE.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
Domestiques.

Les deux premiers actes se passent sous les arbres du village. Les trois derniers dans le vestibule du château. La Scène est supposée en Picardie, & Pattion du tems de Henri second.



# LE DROIT

# SEIGNEUR.

## ACTE I.

SCENE 1.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

Coutez-moi, Monsieur le Magister;
Vous savez tout, du moins vous avez l'aix
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maitresse.
S'appelle Acanre, & n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLIF.
Plaifante question!
A i

Google

Eh! que c'importe ?

MATURIN.

Oh! cela me tourmente,

Pai mes raifons.

LE BAILLIF.

Elle s'appelle Acante....

C'est un beau nom; il vient du grec Antos,
Que les Latins ont depuis nommé Flos,
Flos se traduit par Fleur, & ta suture
Bit une seur que la belle nature
Pour la cueillir saçonna de sa main;
Elle sera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à sa guise
Donne des noms aux ensans qu'on batise,
Acante a pris son nom de son parain,
Comme le tien te nomma Maturin.
MATURIN.

Acante vient du Gres ?

LE BAILLIF.

Chose certaine,

MATURIN.

Et Maturin , d'où vient-il ?

LE BAILLIF,

Ah! qu'il vienne

De Picardie, ou d'Artois, un favant A ces noms là s'arrête rarement. Tu n'as point de nom, toi, ce n'est qu'aux belles D'en avoir un, car il faut parler d'elles. MATURIN.

Je ne sais, mais ce nom Grec me déplait,
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est;
Ma maitresse est villageoise, & je gage
Que ce nom là n'est pas de mon village.
Acante, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette sille, avant d'être ma femme,
Parait aussi rechigner dans son ame,
Oui, cette Acante, en un mot, cette sieur,

James Google

#### COMEDIE.

Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur,
De supporter que Maturin la cueille.
Elle est hauraine, & dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et quand je parle, elle n'écoure pas:
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois jamais conclu.

LE BAILLIF.

Il l'est enfin : & de manière exacte Chez ses parens je r'en dresserai l'acte; Carsi je suis le Magister d'ici, Je suis Baillif, je suis notaire aussi; Et je suis prêt dans mes trois caractères A te servir dans toutes tes assaires, Que veux-tn? dis.

MATURIN.

Je veux qu'incessamment

On me marie,

#### LE BAILLIF.

Ah! vous êtes pressant.

MATURIN.

Et très-pressé — Voyez-vous? l'age avance, J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance; J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux; Mais l'etre seul! — il vaut mieux l'être deux. Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : & quand donc ?

MATURIN.

Tout à l'hepre

#### LE BAILLIF.

Oui; mais Colette à vôtre sacrement, Mons' Maturin, peut mettre empêchement. Elle vous aime avec quelque tendresse, Vous & vos biens; elle eut de vous promesse De l'épouser.

## 6 LE DROIT DU SEIGNEUR, MATURIN.

Oh bien, je dépromets. Je veux, pour moi, m'arranger déformais, Car je suis riche, & coq de mon village.

Colette veut m'avoir par mariage, Et moi je veux du conjugal lien Pour mon plaisir, & non pas pour le sien. Je n'aime plus Colette: c'est Acante.

Entendez-vous? qui seule ici me tente. Entendez-vous, Magister trop rétis?

LE BAILLIF.

Oui, j'entens bien : vous êtes trop hâtif; Et pour signer vous devriez attendre Que Monseigneur daignât ici se rendre; Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui. LE BAILLIF.

Comment ?

MATURIN. .

Bh oui : ma tête est peu savante,

Mais on connaît la coutume impudente De nos Seigneurs de ce canton Picard. C'est bien assez qu'à nos biens on ait part, Sans en avoir encor à nos épouses. Des Maturins les têtes sont jalouses. Paimerais mieux demeurer vieux garçon, Que d'être époux avec cette façon. Le vilain droit?

LE BAILLIF.

Mais il est fort honnête.

Il est permis de parler tête à tête A sa sujette, asin de la tourner A son devoir, & de l'endoctriner.

MATURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine Cette disciple à qui je me destine; Cela me fache.

----Google

## COMEDIE.

Acante a trop d'honneur Pour te fâcher. C'est le droit du Seigneur; Et c'est à nous, en personnes discrètes A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites. M A T U R I N.

D'où vient ce droit ?

#### LE BAILLIF.

Ah! depuis bien longrems,

C'est établi : - ça vient du droit des gens.

MATURIN.

Mais for ce pied, dans toutes les familles Chacun pourait endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh! point du tout, — c'est une invention Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom, Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres De Monseigneur s'étaient rendus les maîtres De nos ayeux, régnaient sur nos hameaux.

MATURIN.

Ouais! nos ayeux étaient donc de grands fots!

LE BAILLIF.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village Devaient avoir un droit de vasselage.

MATURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pairris.
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les atrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? ca m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons.
Comme un berger fait tondre ses montons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Prosondément. Je vois nôtre naissance
Et nôtre more, à là ville, au hameau.

Se ressembler comme deux goutes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Maturins & les godeluraux,
Et les Bailliss, ma soi, sont tous égaux.

LE BAILLIF.

C'est très bien dit, Maturin; mais je gage, Si tes valets te tenzient ce langage, Qu'un nerf de bœuf apliqué sur le dos Resuterait puissamment leurs propos. Tu les serais rentres vite à leur place.

MATURIN.

Oui, vous avez raison; ça m'embarrasse;
Oui, ça pourait me donner du souci.
Mais passambleu, vous m'avoûrez aussi,
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie,
Qu'à sa moitié se ne prétens en rien,
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLIF.

Si les petits à leurs femmes se tiennent, Compère, aux grands les nôtres appartiennent, Que ton esprit est bas, lourd & brutal! Tu n'a pas lû le code féodal.

MATURIN

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLIF.

Il tient fon origine

Du mot fides de la langue Latine : C'est comme qui dirait . . . !

MATURIN.

Sais-tu qu'aveo

Ton vieux Latin & ton ennuyeux Gree,
Si tu me dis des sotises pareilles,
Je pourais bien froter tes deux oreilles?
(Il menace le Baillif, qui parle soujours en reculant,

& Masurin court après lui.)

LB

## COMEDIE: LE BAILLIE

Je suis Baillif, ne t'en avise pas.
Fides veut dire foi. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le Marquis du Carrage?
Que tu lui dois dixmes, champ-part, argent?
Que tu lui dois . . . .

MATURIN.

Dui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame; Mais palsandié je ne dois point ma femme, Maudit Baillif!

Va; nous favons la loi;
Nous aurons bien ta femme lel fans toi.

## SCENE 11.

MATURIN feul. Hien de Baillif! que ton Latin m'irrite! Ah! fans Latin marions-nous bien vite; Parlons au père, à la fille furtout, Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout. Voilà comme le suis. - J'ai dans ma tête Prétendu faire une fortune honnête. La voilà faite. Une fille d'ici Me tracaffait, me donnait du fouci, C'était Colette, & j'ai vû la friponne Pour mes écus muguetter ma personne; J'ai voulu rompre; & je romps : j'ai l'espoir D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir, Car je m'en vais lui parler. Sa manière Est dédaigneuse, & son allure est fière; Moi je les suis : & dès que je l'aurai, Tout auffi-tot je vous la reduirai >

Car je le veux. Allons....

## SCENE 111.

MATURIN, COLETTE (courant après.)

COLETTE.

J E t'y prends, traitre. MATURIN (fans la regarder.)

Allons.

To feins de ne pas me connaître ?

MATURIN.

Si fait : - bon jour.

COLETTE. Maturin, Maturin!

Tu causeras ici plus d'un chagrin.

De tes bon-jours je suis fort étonnée,

Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année.

C'était tantôt un bouquet de jasmin,

Que tu venais me placer de ta main;

Puis des rubans pour orner ta bergere;

Tantôt des vers que tu me faisais faire

Par le Baillif qui n'en entendait rien,

Ni toi, ni moi: — mais tout allait fort bien:

Tout est passé, lache! tu me délaisses?

M A T U R I N.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses, Tant de bouquets acceptés & rendus, C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ? MATURIN.

MAIUAL

Non, mon enfant.

zomin/Google

COLETTE.

Er pourquoi, miférable? MATURIN.

Mais; je t'aimais; je n'aime plus. Le Diable A t'épouser me ponssa vivement, En sens contraire il me pousse à présent; Il est le maître.

#### COLETTE.

N'est plus si sore, & sa raison s'est faire.

Le Diable est juste, & tu diras pourquoi

Tu prens les airs de te moquer de moi.

Pour avoir fait à Paris un voyage,

Te voilà donc petit maître au village.

Tu pense donc que le droit t'est acquis

D'être en amour fripon comme un Marquis?

C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante!

Toi, Maturin, me quitter pour Acante!

M A T U R I N.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATURIN.

C'est que je suis le maitre en ma maison. Et pour quelqu'un de notre Picardie Tu m'as parue un peu trop dégourdie, Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous; Je n'en veuz point, car je suis né jaloux. Acante, ensin, aura la préférence. La chose est faite. Adieu, prens patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traitre, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.

Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, & j'en ai, je suis fille;
Et mon seigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;

Google

Et devant lui nous ferons comparaitre. Un gros fermier qui fait le petit maitre, Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat. Je te ferai rentrer dans ton état, Nous apprendrons à ra mine insolente. A te moquer d'une pauvre innocente.

MATURIN.

Cette innocente est dangereuse; il faut Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

## SCENE IV.

MATURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

#### MATURIN.

A Llons, beau-père, allons bacler la chose, COLETTE, Vous ne haclerez rien, non, je m'oppose A ses contrats, à ses nôces, à tout, MATURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout, Gardez-vous bien, s'il vous plait, ma voiline, De vous laisser engeoler sur sa mine. Il me trompa quatorze mois entiers. Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très volontiers,

MATURIN.

Très volontiers!... tout ce train là me lasse; Je suis têtu; je veux que tout se passe A mon plaisir, suivant mes volontés; Car je suis riche. — Or beau-père, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, & j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel; ça n'est pas mal.
Mon sils sera conseiller; & ma sille
Relévera quelque noble famille.
Mes petits-sils deviendront présidens.
De Monseigneur un jour les descendans
Feront leur cour aux miens: & quand j'y pense,
Je me rangorge, & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien; mais songe qu'à présent On ne peut rien sans le consentement De Monseigneur; il est encor ton maître.

MATURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais, c'est que ça doit être,

A tous feigneurs tous honneurs. -

COLETTE (à Maturin.)
Oui, vilain.

Il t'en cuira, je t'en répons.

MATURIN.

Voisin,

Notre Baillif t'a donné sa folie. Et ! dis-moi donc, s'il prend en fantaisse A Monseigneur d'avoir semme au logis, A-t-il besoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.
C'est différent: je sus son domestique
De père en sils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, & je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Baillis dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation

Est au dessus de sa condition.

C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fachée & jalouse,
Et la maltraite, & me maltraite aussi.
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette sille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monseigneur; je vis de ses bontés,
Je lui dois rout; j'atens ses volontés;
Sans son aveu nous ne pouvons rien saire.
A C A N T E.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père? COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras? Moi je te dis que tu ne l'auras pas. MATURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

## SCENE V.

Les Acteurs précédens, Madame BERTHE.

MATURIN [ à Berche qui arrive. ]

MA belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'étes plus la maitreffe au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis,
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le serai point, tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi ? Qui contredit, s'il vous plair, quand j'ordonne ? Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

Perfonne 3

Nous n'avons garde; & Maturin veut bien Prendre ma fille à peu près avec rien; J'en suis content; & je dois me promettre Que Monseigneur daignera le permettre. BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin; C'est de moi seule ici qu'on a besoin; Et quand la chose une sois sera faire, Il faudra bien, ma soi, qu'il la permette, DIGNANT.

Mais ....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le soir en cachette
Lit des romans que le Baillis lui prête.
Eh bien voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

Ah! c'est tout jeune, & ça n'a pas encore L'esprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

MATURIN.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens Pour une fille: elles ont d'ordinaire De l'embarras dans cette grande affaire; C'est modestie, & pudeur que cela.

Comme elle, enfin, vous passates par là; le m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Bh! finissons. Allors, qu'on se dépêche : Quels sors propos! Suivez-moi promtement Chez le Baillis.

OLETTE.
N'en fais rien, mon enfant:
BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O ciel! que dois-je faire !

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère, Viens avec moi.

BERTHE.

Qudi donc! fans sourciller:

Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre, Sans la gêner, & laissons lui reprendre Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes fens

Sont pénétrés de vos soins indulgens ; Croyez qu'en tout je distingue mon père. M A T U R I N.

Madame Berthe, on ne distingue guère Ni vous, ni moi : la belle a le maintien Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien; Et je répons, dès qu'elle sera nôtre; Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(ils fortenti)

ACANTE.

Als ; que je sens de trouble & de chagrin !

Me

## SCENE VI.

## ACANTE, COLETTE.

#### COLETTE.

A H! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux, — que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

#### AGANTE.

Mon Dieu non.

Mais vois-tu bien, je ne suis plus soufferte

Dans le logis de la marâtre Berthe;

Je suis chassée, il me faut un abri,

Et par besoin je dois prendre un mari.

C'est en pleurant que je cause ta peine.

D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;

Mais je ne sais comment m'y prendre; hélas!

Que devenir? — Dis-moi ne sais tu pas

Si Monseigneur doit venir dans ses terres?

GOLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE, Bientôt? COLETTE,

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour.
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

Ah! s'il pouvait me protèger ici!

COLETTE.

Je prétens bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles. Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Ou'est-ce que Charles-Quint ?

ACANTE.

Un Empereur

Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?

Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien mon cœur est plein d'ennuis. Non loin d'ici quelquesois on me mène Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois?...ah! le plaisant château! De Maturin le logis est plus beau, Et Maturin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le sais; mais cette demoiselle
Est autre chose; elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, & de qui l'ame est bonne.
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,

J'ai remarqué cela, chère Golette, En favent plus, ont l'ame autrement faite, Ont de l'esprit, des sentimens plus grands, Meilleurs que nous. COLETTE.

Oui , des leurs premiers ans

Avec grand soin leur ame est façonnée; La nôtre, hélas! languit abandonnée. Comme on apprend à chanter, à danser, Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormène, & cette vieille Dame,
Semblent donner quelque chose à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les voi;
J'ai de l'orgueil, & je ne sais pourquoi;
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font hair, mille fois plus encore,
Madame Berthe, & Monsieur Maturin.

COLETTE.

Quitte les tous.

ACANTE.

Je n'ose, mais enfin J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste. Dis-moi d'abord, Colette, en quoi-consiste Ce fameux droit du Seigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,

Va consulter de plus doctes que moi. Je ne suis point mariée: & l'affaire, A ce qu'on dit, est un très-grand mistère. Seconde-moi; fais que je vienne à bout D'être épousée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE:

Ma mère

Est très-alerte, & conduit mon affaire: Elle me fait, par un acte plaintif, Pousser mon droit par devant le Baillif. J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœut j'en fais le facrifice !

Cij

Google Google

Chère Colette, agissons bien à point, Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point, Tu gagneras affez à ce partage, Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.

## ACTE II.

## SCENE 1.

LE BAILLIF, PHLIPE fon valet.

#### LE BAILLIF.

A robe, allons - du respect - vite Phlipe, C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe, J'ai des cliens qu'il faut expédier. Je suis Baillif; je te fais mon huissier. Amène-moi Colette à l'audiance.

(il s'asseye devant une table, & seuillette un grand livre. )

L'affaire est grave, & de grande importance, De marrimonio. - chapitre deux. Empêchemens. — ces cas là sont verreux, Il faut savoir de la jurisprudence.

( à Colette. )

Approchez-vous, - faites la revérence. Colette, il faut d'abord dire son nom, COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLIF écrit. Bon . Colette. - Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, & davantage?

COLETTE.

Fi donc, Monsieur, j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLIF (écrivant.)

Ça, vingt ans, passe: — ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose; Et jeune ou non, sachez que je m'oppose A tout contrat, qu'un Maturin sans foi Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLIF.

Vos oppositions seront notoires.

Ça, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLIF.
Dites-les. — Aurait-il....
COLETTE.

Oh! oui , Monsieur,

LE BAILLIF.

Mais vous coupez le fil,

A tout moment, de nôtre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vons a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui; Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE

Mille pour une, & pleines de tendresses, Il promettait, il jurait que dans peu Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF ( écrivant.)

En légitime nœud : - quelle malice !

Google Google

Ca produisez ses lettres en justice.

COLETTE. Je n'en ai point, jamais il n'écrivait, Et je croyais tout ce qu'il me disait. Quand tous les jours on parle tête à tête A fon amant d'une maniere honnête,

Pourquoi s'écrire ? à quoi bon?

LE BAILLIF.

Mais du moins ,

An lieu d'écrits, vous avez des temoins ?

COLETTE.

Moi? point du tout: - mon témoin c'est moi-même. Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ? Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner Que Maturin ofat m'abandonner? Il me parlait d'amitié, de constance, Je l'écoutais, & c'étoit en présence De mes moutons, dans son pré, dans le mien ; Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

LE BAILLIF.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire, Vôtre complainte en droit ne peut suffire. On ne produit ni témoins, ni billets, On ne vous a rien fait, ni rien écrit....

COLETTE.

Un Maturin aura donc l'infolence Impunément d'abuser l'innocence ?

LE BAILLIF.

En abuser ! mais graiment , c'est un cas . Epouvantable, & vous n'en parliez pas! Instrumentons. - Laquelle nous remontre Que Maturin en plus d'une rencontre, Se prévalant de sa simplicité, A méchamment contre icelle attenté s Laquelle insiste, & répète dommages, Frais, intérêts, pour raison des outrages

Contre les loix faits par le suborneur, Dit Maturin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise

Dans le païs une telle sotise.

Mon honneur est très-intact; & pour peu

Qu'on l'est blessé, l'on aurait vu bean jeu.

LE BAILLIF.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Etre vengée.

LE BAILLIF.

Pour se venger il faut être outragée,

Et par écrit coucher en mots exprès,

Quels attentats encoatre vous sont faits;

Articuler les tieux, les circonstances,

Quis, quid, ubi, les excès, insolences,

Enormités sur quoi l'on jugera.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLIF.

Ce n'est pas tout: il faut savoir la suite

Que ces excès pouraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.

Traitre Buildif, qu'entendez-vous?

LE BAILLIF.

Fort bien .

Laquelle fille a dans ses procédures, Perdu le sens, & nous dit des injures;, Et n'apportant nulle preuve du fait, L'empêchement oft nul, de nul effet.

( il se leve. )

Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE

Me debouter, moi?

LE BAILLIF.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!

Je suis déboutée ?

LE BAILLIF.

Oui; quand le plaintif

Ne peut donner des raisons qui convainquent, On le déboute, & les adverses vainquent. Sur Maturin n'ayant point action, Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Baillif, vous aurez beau conclure,
Instrumenter, & signer, je vous jure

Qu'il n'aura point son Acante.

#### LE BAILLIF.

Il l'aura ;

De Monseigneur le droit se maintiendra. Je suis Baillif, & j'ai les droits du maître; C'est devant moi qu'il faudra comparaitre. Consolez-vous, sachez que vous aurez Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie Demeurer fille.

LE BAILLIF.
Oh! je vous en défie.

## SCENE 11.

COLETTE Seule.

A H! comment faire : ou reprendre mon bien; J'ai protesté, cela ne sert de rien. On va signer. Que je suis tourmentée!

SCENE



## SCENE 111.

## COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.
Oui, l'ingrat vous est promis.

On me déboute.

ACANTE.

Hélas: je suis bien pis; De mes chagrins mon ame est oppressée; Ma chaine est prête, & je suis siancée, Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon làche ?

ACANTE.

Honnêtement.

Entre nous deux, juge-tu sur ma mine Qu'il soit bien doux d'être ici Maturine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu porte dans ton air, Je ne sais quoi de brillant & de sier; A Maturin cela ne convient guère, Et ce maraut était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens. Dis-moi, Colette, a-tu lû des romans?

COLETTE.

Moi? — non → jamais,

D

Le Baillif Métaprose M'en a prêté: — Mon Dieu la belle chose! COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTE.

On y voit des amans,

Si courageux, si tendres, si galans!

COLETTE.

Oh! Maturin n'est pas comme eux.

ACANTE.

Colette,

Que les romans rendent l'ame inquiète!

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Ils forment trop l'esprit.

En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées!

Que les romans sont naître de pensées!

Que les héros de ces livres charmans

Ressemblent peu, Golette, aux autres gens!

Cette lumiere était pour moi séconde;

Je me voyais dans tout un autre monde.

J'étais au ciel. — Ah! qu'il m'était bien dux

De retomber dans mon état obscur!

Le cœur tout plein de ce grand étalage,

De me trouver au sond de mon village!

Et de descendre après ce vol divin,

Des Amadis à maître Maturin!

COLETTE.

Vôtre propos me ravit; & je jure Que j'ai déja du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient, Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient Dans le pays le rang, l'état d'un Prince, De sa présence honora la province ?
Il s'est passé juste un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il : nous le vimes à table ;
Il m'accueillit ; ah! qu'il était affable!
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce païs.
C'était, Colette, une langue nouvelle;
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.
Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire, Où Monseigneur tout rayonnant de gloire, Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier, Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse, & légère,

Peut m'en rester.

A C A N T E. Je l'ai distincte & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe & bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voir,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démélat la mienne.
De son départ je sus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla. — Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ei jamais d'ennui,
Il me parait qu'ils me parlent de lui.

Dij

COLETTE.

Ah! qu'un roman est beau!

ACANTE.

C'est la peinture

Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature. - Entre nous deux, ton cœur N'aime-t-il pas en secret Monseigneur?

ACANTE.

Oh non, je n'ose; & je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point; mais il est cause
Que l'ayant vû je ne peux à présent
En aimer d'autre, & c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne ; Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ? J'avoûrai moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appellait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il sut surpris de se voir mépriser;
Et reprimant sa poursuite hardie,
Je lui sis voir combien la modestie
Etait plus sière, & pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pû rendre aimable,
Ah! la douceur est l'appas qui nous prend.
Que Monseigneur, ô ciel! est différent!
COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guères fage ?

romin Google

Ça, qui des deux te déplait davantage, De Maturin, où de cet effronté?

ACANTE.

Oh Maturin! - c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ; Pourait-il pas te dépêtrer du traitre ; Tu me parais si belle.

ACANTE.

Hélas!

COLETTE.

Je crois

Que tu pouras mieux réuffir que moi.

ACANTE.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans doute,

Car on le dit.

ACANTE.

Penses-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en suis certaine, & je retiens ma part.

De ses bontés.

ACANTE.

Nous le vertons trop tard ;

Il n'arrivera point; on me fiance, Tout est conclu, je suis sans espérance. Berthe est terrible en sa mauvaise humeur; Maturin presse, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas Dormène ,

Si je lui parle, entrera dans ma peine. Je vais prier Dormène de m'aider De son appui, qu'elle daigne accorder . Aux malhoureux : cette dame est si bonne!

Google.

Laure, surtout, cette vieille personne, Qui m'a souvent montré tant d'amitié, De moi, sans doute, aura quelque pitié, Me donnera des conseils.

COLETTE.

A notre âge,

Il faut de bons amis, rien n'est plus sage. Tu trembles?

> ACANTE. Oui. COLETTE.

> > Par ces lieux détournés

Viens avec moi.

#### SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATURIN.

BERTHE (arretant Acante.)

Uel chemin vous prenez!

Etes-vous folle! & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?

Quelle indolence! & quel air de froideur!

Vous me glacez: votre mauvaise humeur

Jusqu'à la fin vous sera reprochée.

On vous marie, & vous êtes fachée!

Hom l'idiote! Allons, ça, Maturin,

Soyez le maître, & donnez lui la main.

M A T U R I N (approche sa main, & veus

Pembrasser.)

Ah! palfamdié . . . . BERTHE.

Voyez la malhonnêre!

Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.
BERTHE.

Et rien pour moi?

MATURIN.

Ni rien pour moi non plus /

COLETTE.

Non, rien, méchant, tu n'auras qu'un refus. MATURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles Affez souvent ne sont pas éponsailles.

Laide moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entens? C'est un courier: c'est je pense un des gens De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

## SCENE V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

#### CHAMPAGNE.

Oui, nons avons terminé la campagne,
Nous avons fauvé Matz, mon maître & moi,
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon maître! — il a bien du courage,
Mais il est erop sérieux pour son age:
J'en suis facture. Le suis bien aise anssi.

-----Google

Mon vieux Dignant, de te trouver ici. Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui, - vous serez de la cérémonie. Nous marions Acante.

#### CHAMPAGNE.

Bon : tant mieux!

Nous danserons, nous serons tous joyeux.

Ta fille est belle. — Ah ah, c'est toi, Colette,

Ma chère enfant, tà fortune est donc faire,

Maturin est ton mari?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE:

Le traitre, le fripon,

Croit dans l'instant prendre Acante pour semme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds sur mon ame, Que cet himen à mon maître agréra, Et que la nôce à ses frais se fera,

ACANTE.

Comment | il vient ?

GHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même-

DIGNANT.

Quoi ! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime, Je puis le voir encor avant ma mort? S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
C'est un respect, sans donte, qu'il mérite.

MATURIN.

Foin du respect!

DIGNANT.

Votre avis est fensé,

Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE (à Acante.)

Bon, tenez ferme.

MATURIN.

Est un sot qui differer

Je ne veux point sonmettre mon honneur, Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher : la chose Est bonne au fond, quoique le monde en cause; Et nôtre honneur ne peut s'en tourmenter. J'en sis l'épreuve; & je peux protester Qu'à mon devoir quand je me sus rendue, On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vûe.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant, la raison

Doit conseiller de fuir l'occasion. Hâtons la nôce, & n'attendons personne. Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATURIN (à Colette, en s'en allant.)
C'est très-bien dit ! Et bien, l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Maturin.

( Ils fortens. )

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence. En quoi, déja le Chevalier Gernance?

Coogle

## SCENE VI.

## LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

#### CHAMPAGNE.

V Ous êtes fin, Monfieur le Chevalier, Très à propos vous venez le premier. Dans tous vos faits vôtre beau talent brille. Vous vous doutez qu'on marie une fille; Acante est belle, au moins.

#### LE CHEVALIER.

Eh oui vraiment,

Je la connais; j'apprends en arrivant Que Maturin se donne l'insolence De s'appliquer ce bijou d'importance ; Mon bon destin nous a fait accourir Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrur Qu'un riche rustre ait les tendres prémices D'une beauté qui ferait les délices Des plus hupés, & des plus délicats. Pour le Marquis, il ne se hate pas; C'est, je l'avoue, un grave personnage, Presse de rien , bien compasse , bien sage , Et voyageant comme un ambassadeur. Parbleu, jouons un tour à sa lenteur. Tiens, il me vient une bonne pensee, C'est d'enlever presto la fiancée, De la conduire en quelque vieux château, Quelque mazure.

CHAMPAGNE.
Oui, le projet est beau.
LE CHEVALIER.
Un vieux château, vers la forêt prochaine.

### COMEDIE.

Tout délabré, que posséde Dormène, Avec sa vieille....

CHAMPAGNÉ.
Oui, c'est Laure, je crois.
LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.
Cette vieille était jeune autrefois,
Je m'en souviens: vôtre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux sit un mauvais marché.
Ma soi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belies,
Les enlevant, & puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.

Sans nul souci je vis de ses largesses.

Je n'aime point l'embarras des richesses.

Bst riche assez qui sait tonjours jours.

Le premier bien, croi-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?

Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;

Elle est très-fraiche, elle est de qualité;

Cela convient à vôtre dignité.

Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage;
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
Mais entre nous, elle sent trop sa dame.
On ne pourait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, & je le suis aussi;
Et pour l'himen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante.

num Google

36 LE DROIT DU SEIGNEUR,
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis l'an passé provoqué
Par ses resus, par sa petite mine.
J'aime à domter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui sont trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carosse,
Et nous sondrons tous quatre sur la nôce.
Cela sera plaisant; j'en ris déja.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétens que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cent pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille. — Il faut prendre ce tems.

C'est bien pense; mais vos déportemens Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

Bon! l'on se fache, on s'appaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire

Est subjugué quand on cherche à lui plaire.

On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,

Et puis l'on soupe, & puis l'on est d'accord.

On ne peut mieux; mais vôtre belle Acante Est bien zevêche.

COMEDIE. LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.

La résistance est un charme de plus, Et j'aime assez une heure de refus. Comment souffrir la stupide innocence D'un sot tendron faisant la révérence, Baissant les yeux, muette à mon aspect, Et recevant mes faveurs par respect ? Mon cher Champagne, à mon dernier voyage, D'Acante ici j'éprouvai le courage. Va, fous mes loix je la ferai plier. Rentre pour moi dans ton premier métier, Sois mon trompette, & sonne les allarmes. Point de quartier, marchons, alerte, aux armes, Vite.

CHAMPAGNE. Je crois que nous fommes trahis; C'est du secours qui vient aux ennemis; Pentens grand bruit, c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:

Sois prêt ce foir à me servir d'escorte.

Fin du second Acte.

# ACTE III.

SCENE 1.

LE MARQUIS, le Chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

Her Chevalier, que mon cœur est en paix!

norms Google

Que mes regards sont ici satisfaits!

Que ce thâteau qu'ont habité aos pères,

Que ces forêts, ses plaines me sont chères!

Que je voudrais oublier pour toujours

L'illusion, les manèges des cours!

Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,

Ges vanités, ces ombres passageres,

Au fond du cœur laissent un vuide affreux.

C'est avec nous que nous sommes heureux.

Dans ce grand monde où chacun veut paraître,

On est esclave, & chez moi je suis maître.

Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

En oui, l'on peut se réjouir partout,

En garnison, à la cour, à la guerre,

Longtems en ville, & huit jours dans sa terre.

Que vous & moi nous fommes différens! LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems. En attendant vous savez qu'on aprête Pour ce jour-même une très-belle sête ? C'est une nôce.

LE MARQUIS.
Oui, Maturin vraiment

Fait un beau choix, & mon contentement Est tout acquis à ce doux mariage. L'époux est riche, & sa maitresse est sage; C'est un bonheur bien digne de mes vœux, En arrivant de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encor en peut faire un troilième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.

Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois

Trembler pour vous par vos galants exploits.

Tout peut passer dans des villes de guerre;

Mais nons devons l'exemple dans ma terres

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiss apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce foit prudemment; Daignez en croire un parent qui vous aime; Si vous n'avez du respect pour vous-même, Quelque grand nom que vous puissiez porter, Vous ne pourrez vous faire respecter. Je ne suis pas difficile & severe, Mais entre nous songez que votre père, Pour avoir pris le train que vous prenez, Se vit au rang des plus infortunés, Perdit ses biens, languit dans la misere, Fit de douleur expirer votre mère, Et près d'ici mournt affaffiné. J'étais enfant s son sort infortuné Fut à mon cœur une leçon terrible, Qui se grava dans mon ame sensible. Utilement témoin de ses malheurs, Je m'instruisais en répandant des pleurs. Si comme moi cette fin déplorable Vous ent frapé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;

l'y pense quelquesois, mais c'est en vain;

Mon seu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage

Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.
Je le voudrais ; mais on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez, on est un peu son maître;
J'en sis l'épreuve, est sage qui veut l'être;
Et croyez-moi; cette Acante, entre nous,

Google

Eut des attraits pour moi comme pour vous : Mais ma raison ne pouvait me permettre Un fol amour qui m'allait compromettre. Je rejettai ce désir passager, Dont la poursuite aurait pû m'assiger, Dont le succès eût perdu cette sille, Eût fait sa honte aux yeux de sa famille, Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.

La même pare, il faut que j'en convienne,

N'a point paîtri votre branche & la mienne.

Quoi, vous pensez être dans tons les tems

Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Eh! pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte.

Mais la sagesse est tant soit peu suspecte. Les plus prudens se laissent captiver, Et le vrai sage est encor à trouver. Craignez surtout le titre ridicule De philosophe.

LE MARQUIS.
Ol'étrange scrupule!

Que veut-il dire? amour de la vertu.

Le fat en raille avec étourderie,

Le fot le craint, le fripon le décrie;

L'homme de bien dédaigne les propos

Des étourdis, des fripons & des fots!

Et ce n'est pas sur les discours du monde

Que le bonheur & la vertu se fonde.

Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui

Du train des cours où l'on vit pour autrui;

Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,

Pour être heureux, qu'il faut une compagne.

J'ai



COMBDIBIT IT
J'ai le projut de miérablir ici .
Er je voudrais woos matier ausi.
LE GHEVALUER.
Tres-bumble ferviteur.
LE MARQUIS.
Ma fantaisia
N'est pas de prendre une jeane éthurdie.
TE CHEWALTED
L'étourderie a du lion
L'étourderie a du hon.  LE MARQUES.
Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux actraits.
LE CHEVALLER.
l'aimerais mienx le dernier.
I E MARKOTTE
LE MARQUIS
La jeunesse,
Les agrémens n'ont nen qui m'intéreffe.
Toornia LE CHEVALLES.
Tant pis.
LE MARQUIA
Te seux affgemir ma maisse ques antici.
Par un hymen qui son tont de raison.
LE CHEVALIER SOLLAR
Oui, tout d'ennui. ! /
LE MARQUIS.
Rei pense que Pormère de
Serait très-propte à former gerte chainen :: 1711 101
C'eft le vieus Rosel & Auvisi H. & Hill
Notre Dormene est bien passveciolo, limet el listo
LE MARQUIS.
Tant mieux,
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse !
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre fang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
T. C.

Google,

### 43 LE DROIT DU SEIGNEUR, Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ains: les Français libertins Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins, Vous avez donc, malgré votre réserve, Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi ? Dieu m'en préserve ?

Il faut savoir être maître chez soi; Et si j'aimais, je recevrais la loi. Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philosophie Me parait toute à rebours du bon sens. Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens, Je les consulte en tout; & j'imagine Que tous ces gens si graves par la mine, Pleins de morale & de réflexions, Sont destinés aux grandes passions. Les étourdis esquivent l'esclavage, Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verious.

### LE CHEVALIER.

.? . Voici d'autres époux ;

Voici-la nôce; allons, égayons-nous. C'est Maturin, c'est la gentille Acante, C'est le vieus pèse, & la mère, & la tante, C'est le Baillif, Colette & tout le bourg.

# SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLIF à la tête des habitans.

### LE MARQUIS.

J'En suis touché. - Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance — Nous présenter devant votre Excellence, Comme les Grecs jadis devant Cyrus; — Comme les Grecs.

### LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis Picard; je revois avec joye
Tous mes vassaus.

d

ď.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proye...

LE CHEVALIER.

Ah finissez ! - Norre gros Maturin , La belle Acante est votre proye enfin ?

### MATURIN.

Ouida, Monsieur, la fiançaille est faite, Et nous prions que Monseigneur permette Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh tu ne l'auras pas :

Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis...

MATURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

F ij

roogle

LE MARQUIS.

Il faut, Bamif, effer lá chole au clair. A-t-il promis?

La chose est constatée.

Solette all folle, & je l'ai débourde.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monseigneur saura Qu'on force Acante à ce beau marché là, Qu'on la maltraire, & qu'on la violente Pour épouser.

LE MARQUIS. ER-H vial, belle Acance?

ACANTE.

Je dois d'un père tivec raison éliéri Suivre les loix; il me donne un mari.

MATURIN.

Vous voyen bien qu'en effet elle m'aime,

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ; Eh bien chez moi la nôce se fera.

LB CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS (à Acante.)

Vocre père verra

Que j'aime en lui la probité, le tèle, Et les travaux d'un servicent sidèle. Votre sagesse à mes yeux satisfaits Augmente encor le prix de vos attraits. Comptez, amis, qu'en faveur de la sille Je prendrai soin de coute la famille. C.O.L.E.T.T.E.

Et de moi flone?

LE MARQUIS

De vous, Colette, aeffi.

Cher Chevalier, recifons-hous d'ici; Ne troublons point leur naive allegresse.

-----Google

11 1

### COMBDIE

LE BAILLIF.

MATURIN.

Quel chien dé droit! An me voità perdu. COLETTE.

Va, tu verras.

M. BERTHE.

Mafurin', que trains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage;
D'arranger tout suivant l'antique usage;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je pense,

La suit des yeux, & non sans complaisance;

Mon cher cousso.

LE MARQUIS. Eh bien )

LE CHEVALIER.

Gagnoits tous deux

Que vous allez devenir amouteux.

LE MARQUIS.

Moi! mon cousin!

LE CHEVALIER.

Out, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

· LE CHEVALIER.

Vous le serez, j'en ris déja d'avance. Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdreza

LE MARQUIS.

Soyez bien l'ir que non.

### SCENE 11.1.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

### MATURIN.

Q We difent-ils ?

LE BAILLIF.
Ils difent que far l'heure

Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATURIN.

Moi, que je forte?

Oui fans doute.

Oui, fripon.

Oh! nous aimons la loi, nous.

MATURIN. (an Baillif.)

Mais doit-on?

Mad. BERTHE.

Eh quoi, benet; re voilà bien à plaindre! DIGNANT.

Allez, d'Acante on n'aura rien à craindre. Trop de vertu règne au fond de son cœur, Et nôtre maître est tout rempli d'honneur,

Quand près de vous il daignera se rendre, Quand sans témoin il pourra vous entendre, Remettez lui ce paquet cacheté, (lui donnant des papiers cachetés.)

C'est un devoir de vôtre piété,.
N'y manquez pas - ô fille toujours chère! Embrassez-moi.

Google

# COMEDIE,

Tous vos ordres, mon pêre,

Seront suivis, ils sont pour moi sacsés;

Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleusez?

DIGNANT.

Ah! je le dois; — de vous je me lépare, C'est pour jamais: mais si le ciel avare, Qui m'a toujours refusé ses bienfaits, Pouvait sur vous les verser désormais, Si vôtre sort est digne de vos charmes, Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

M. BERTHE.

Marchons, marchons, tous ces beaux complimens Sont pauvrerés qui font perdre du tems, Venez, Colette.

COLETTE ( à Acante. )

... - Adieus ma chère amie.

He recommande à vôtre prud'homie Mon Maturin; vengez-moi des ingrats.

... AGANTE.

Le cœur me bat; - que deviendrai-je, hélas!

# N. S.C. E.N.E. IV.

LE BAILLIF, MATURIN, ACANTE

## MATURIN.

B n'aime point cette cérémonie.

Maître Baillif, c'ell une tirannie.

LE BAILLIF.

C'est la condition , fine qua non.

MATURIN.

Sine qua non ; quel diable de jargon! Morbleu ma femme est à moi.

Google

Pas encore:

Il faut premier que Monfeignque Bhonore ... D'un entretien, felon les nobles us ... En ce chatel de tous les, 3 den gregus.

MATURIN.

Ces maudits ps quels font-ils from

LE BALLAIR

Sur une chaile uft fagement places; Puis Monfeigneur dans un faureuil à bras Vient vis-avis se camper à six pas.

MATURIN.

Quoi, pas plus loin?

LE BAILLIF. C'eft la règle.

Et puis après ?

Monfeigneur, avec grace

Fait un présent de bijoux, de rubans, Comme il lui plait.

MATURIN.

Paffe pour des presens.

LE BATLLIF.

Puis il lui parle, il vous la confidère, Il examine à fond fon caractère; Puis il l'exhorte à la vertu.

MATURIN.

Fort bien,

Br quand finit s'il vous plait l'entretien?

LE BAILLIF.

Expressement la loi veut qu'on demeure Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATURIN.

Un quart d'heure est beaucoup :

### COMEDIE.

Pout-il au moins se tenir près d'ici, Pour écouter sa semme?

### LE BAILLIF.

La loi porte,

Que s'il osait se tenir à la porte, Se présenter avant le tems marqué, Faire du bruit, se tenir pour choqué, S'émanciper à sotisses pareilles, On fait couper sur le champ ses oreilles,

### MATURIN.

La belle loi ! les beaux droits que voilà ! Et ma moitié ne dit mot à cela ?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien à dire.

LE BAILLIF.

Déniche, il faut qu'un mari se retire : Point de raisons,

### MATURIN (fortant.)

Ma femme heurensement

N'a point d'esprit, & son air innocent, Sa conversation ne plaira guère.

### LE BAILLIF,

Veux-tu partir?

### MATURIN.

Adieu donc, ma très-chère g

Songe furtout au pauvre Maturin, Ton fiancé.

### (il fort.)

### ACANTE.

J'y songe avec chagrin.

Quelle sera cette étrange entrevûe? La peur me prend, je juis toute éperdue.

### LE BAILLIF.

Asseiez-vous; attendez en ce lieu Un maître aimable & vertueux. Adieu.

Google

### SEBNE V.

# ACANTE feule.

est aimable ; - ah ! je le sais sans doute ; Pourrai-je hélas! mériter qu'il m'écoute? Entrera-t-il dans mes vrais intérêts, Dans mes chagrins, & dans mes torts fecrets? Il me croira du moins fort imprudente. De refuser le sort qu'on me présente ; Un mari riche, un état affuré. Je le prévois, je ne remporterai Que des refus, avec bien peu d'estime ; Je vais déplaire à ce cœur magnanime; Et si mon ame avoit osé former Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer, Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre Chez cette Dame & fi noble & fi tendre, Qui fuit le monde, & qu'en ce triste jour J'implorerai pour le fuir à mon tour ? -Où fuis-je ? - on ouvre ! - à peine j'envilage Celui qui vient, - je ne vois qu'un nuege.

# SCENE VI.

# LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

A Sseïez-vous. Lors qu'iei je vous vois, C'est le plus beau, le plus cher de mes droits, l'ai commandé qu'on porte à votre pète

roon Google

Les faibles dons qu'il convient de vous faire ; Ils paraitront bien indignes de vous.

Г

A C A N T B ( l'affeiant.)

Trop de bontés se répandent sur nous,
J'en suis confuse; & ma reconnaissance
N'a pas besoin de rant de blenfaisance;
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-bumblement.

LE MARQUIS (les mettant dans sa poche.)
Donnez les, belle Acante,

Je les lirai; c'est sans doute un détail

De mes forêts: ses soins & son travail

M'ont toujours plû; j'aurai de sa vieissesse

Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.

Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux

Qui vous causant d'invincibles dégouts;

De vôtre himen rend la chaine odieuse?

J'en suis fâché. — Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah! je le suis un moment, Monseigneut, En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur; Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS. Ne craignez rico; parlez avec franchise; Tous vos secrets sesont en sureté.

A C A N T E.

Qui douterait de vôtre probité?

Pardonnez donc à ma plainte importune.

Ce mariage aurait fait ma fortune,

Je le fais bien, & j'avourai furtout

Que c'est trop tard expliquer mon dégout;

Que dans les champs élevée & nourrie,

Je ne dois point dédaigner une vie

Qui sous vos loix me retient pour jamair,

Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.

G if



Mais après tout, Maturin, le village, Ces païsans, leurs mosurs, & leur langage, Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur; De mon esprit c'est une injuste erreur; Je la combats, mais elle a l'avantage. En frémissant je fais ce mariage,

LE MARQUIS [ approchant fon fauteuil.]

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE ( à genoux.)

J'ofe à genoux

Vous demander, non pas un autre époux, Non d'autres nœnds, tous me seraient horribles, Mais que je puisse avoir des jours paisibles; Le premier bien serait vôtre bonté, Et le second de tous la liberté.

LE MARQUIS (la relevant avec empressement.)

Eh relevez-vous donc. — Que tout m'étonne

Dans vos desseins, & dans vôtre personne.

( Ils s'approchent. )

Dans vos discours si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Maturin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Partout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, & c'est vôtre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me surprend, — je dis plus, qui m'enchante.
A C A N T E.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente! Comme mon sort, mon esprit est borné. Moins on attend, plus on est étonné. Un peu de soins, peut-être, & de lecture, Ont pu dans moi corriger la nature; C'est vous surtout, vous qui dans ce moment

Jummy Google

53

Formez en moi l'esprit, le sentiment, Qui m'élevez, qui dans moi faites naître L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.
Je n'y tiens plus; son mérite inoui
M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
Quoi, dans ces lieux la nature bisare
Aura voulu mettre une seur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.

(il s'approche.)

ACANTE.

Pour épouser Maturin?

LE MARQUIS.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne, Je l'avourai.

ACANTE.

Mon père quelquefois

Me conduisit au-delà de vos bois,
Chez une Dame aimable & retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble & revérée,
Pleine d'esprit, de sentimens d'honneur;
Elle daigne m'aimer: vôtre faveur;
Vôtre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare & cruelle,
Elle me hait, & je hais malgré moi
Ce Maturin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours vôtre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plast; Celle qui prend à vous tant d'intérêt,

Google

94 LE DROIT DU SEIGNEUR, Qui vous chérit, ayant su vous connaître, Scrait-ce point Dermène?

ACANTE.
Oui.
LE MARQUIS.

Mais pent-être -

Il est aisé d'ajuster tout cela.

Oui — vôtre idée est très-bonne — oui, voille
Un vrai moyen de rompre avec décence —
Ce sot himen, cette indigne alliance.
Fai des projets : — en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble & doux :

#### ACANTE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure, Laure si bonne, & qu'à jamais j'honore, Manquer de tout, goûter dans leur séjour Le seul bonheur de vous faire ma cour, Que d'accepter la richesse importune De tout mari qui ferait ma fortune.

Acante, allez, — vous pénétrez mon cœur; Oui, vous pourez, Acante, avec honneur Vivre auprès d'elle, — & dans mon château même, A C A N T E.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS (3'aproche un peu.)

Elle a raison. — J'ai, vous dis-je, un projet, Mais je ne sais s'il aura son effet. Et cependant vous voilà fiancée, Et votre chaine est déja commencée, La nôce prête, & le contrat signé. Le ciel voulut que je fusse éloigné, Lorsqu'en ces lieux on parait la victime; J'atrive tard, & je m'en fais un crime.

Quoi ! vous daignez me plaindre? ah qu'à mes yeur

Mon mariage en oft plus odieux! Qu'il le devieut chaque instant davantage!

LE MARQUIS (Ils s'aprochem.)
Mais après tout, puisque de l'esclavage

pres tout, punque de l'eicis (Il s'aproche.)

ACANTE (s'aprochant un peu.)

Ah : le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer....

Que vos parens, la raison, la loi même, Et plus encor votre mérite extrème...,

(Il s'aproche ensor.)

Oui, cet himen ch trop mal afforti.

(Elle s'aproche.)

Mais.... le tems presse, il faut prendre un pard.

( Ils de srouvens tous près l'un de l'autre. )

A C A N T E.
Juste ciel ! fi j'écoute !

### SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLIF, MATURIN.

MATURIN (Entrant brufgaement.)

Entrons, entrons, le quart d'heure est fini.

ACANTE

The quoi! fi tôt?

LE MARQUES (first fa monior.)

Link vesi, mon and

Maître Baillif, ces siéges sont bien proches, Est-ce encor un des droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches,

Mais du respect.

MATURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons ?

Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Eh!

(il Sonne)

UN DOMESTIQUE.
Monfeigneur!

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante

Chez fes parens,

MATURIN.

Quais ! ceci me tourmente.

ACANTE (s'en allant.)

Ciel : pren pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS ( sortant d'un autre côté. )
Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

# SCENE VIII.

MATURIN, LE BAILLIF.

MATURIN.

Dis-moi, Baillif, ce que cela figure? Notre Seigneur est sorti bien sournois;

Farmer, Google

Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais affez ses honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires;
Je me marie — il s'en va tout pensif!

LE BAILLIF.

C'est qu'il pense beaucoup.

1

1

MATURIN.

Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce, nous verrons, m'assomme;
Quand on est prêt, nous verrons! Ah quel homme!
Que je sis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parens de naître en ce païs!
J'aurais bien dû choisir quelque village.

J'aurais bien dû choisir quelque village,
Où j'aurais pû contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même à mon age,
Et de fourer son nez dans mon ménage!

LE BAILLIF.

C'est pour ton bien.

MATURIN.

Mon ami Baillival',

Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Pin du troistème Acte.



Н

# ACTE IV.

### SCENE I.

# LE MARQUIS feul.

On, je ne perdrai point cette gageure.

Amoureux! moi! quel conte! ah je m'affure

Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;

Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.

Il est bien vrai qu'Acante est affez belle...

Bt de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle, —

Bt de l'esprit! — quoi, dans le fond des bois!

Pour avoir vû Dormène quelquesois,

Que de progrès! qu'il faut peu de culture

Pour seconder les dons de la nature!

J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;

Mais, grace au Ciel, je suis très-loin d'aimer.

(Il s'assied à une table.)

Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie ensin je me propose. —
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon Roi,
De m'attacher, par un sage himenée,
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse, & le sort abatu,
A mes biensaits doivent des jours prospères:
Dormène seule a tous ces caractères;
Le Ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir: — d'abord écrivons lui
Un compliment: — mais que puis-je lui dire?

Acante est là \* qui m'empêche d'écrire;

\* En se cognant le front avec la main.

Oui je la vois; comment la fuir? par où?

( il se releve.)

Qui se croit sage, ô ciel! est un grand sou.

Achevons donc. — Je me vaincrai sans doute.

(il finit sa lettre.)

Hola! quelqu'un. - Je sais bien qu'il en coute.

## SCENE II.

LE MARQUIS, un Domestique.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

=

'n

LE MARQUIS

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment ....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante, c'est Dormène A qui j'écris: — on a bien de la peine Avec ses gens... tout le monde en ces lieux Parle d'Acante; & l'oreille & les yeux Sont semplis, d'elle, & brouillent ma mémoire.

H ij

Duran, Google

### SCENE 111.

LE MARQUIS, DIGNANT, Madame BERTHE, MATURIN.

#### MATURIN.

AH! voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur ; On m'a volé ma femme.

Mad. BERTHE.

Oui, votre honneur

Sera honteux de cette vilenie; Et je n'aurais pas cru cette infamie D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

Mad. BERTHE.

Bien du mal.

MATURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traitre,

Parle.

MATURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître; Oh c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?

Explique toi.

Ferrary Google

# COMEDIE.

#### MATURIN.

C'est un enlévement.

Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,

Quatre coquins, alertes, bien tournés,

Effrontément me l'ont prise à mon nez,

Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. —
Hola! quelqu'un; — ne perdez point de tems;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma présence,
I'irai moi-même.

BERTHE (Berthe à fon mari.)
Il parle tout de bon,

Et l'on croirait, mon cher, à la façon Dont Monseigneur regarde cette injure, Que c'est à lui qu'on a pris sa future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, & vous qui l'aimiez tant,

Vous qui perdez une si chère enfant,

Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,

Avez-vous pû souffrir, sans la défendre,

Que de vos bras on osat l'arracher?

Un tel malheur semble peu vous toucher.

Que devient donc l'amitié paternelle?

Vous m'étonnez.

#### DIGNANT.

C'est mon devoir; & j'ai dû pressentir

Que par votre ordre on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT. Oui.

names Google

## 62 LE DROIT DU SEIGNEUR, LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!

Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon couroux. —
Non, vous, restez.

MATURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS (à Dignant.)

Non, vous, vous dis-je.

### SCENE IV.

LE MARQUIS fur le Devant, DIGNANT au fond.

### LE MARQUIS.

È vois d'où part l'attentat qui m'afflige. Le chevalier m'avait presque promis De se porter à des coups si hardis. Il croit au fond que cette gentillesse Est pardonnable au feu de sa jeunesse. Il ne sait pas combien j'en suis choqué, A quel excès ce fou là m'a manqué, Jusqu'à quel point son procédé m'offense. Il deshonore, il trahit l'innocence; Il perd Acante : & pour percer mon cœur, Je n'ai passé que pour son ravisseur ! Un étourdi, que la débauche anime, Me fait porter la peine de son crime! Voilà le prix de mon affection Pour un parent indigne de mon nom ! Il est pairri des vices de son père, Il a les traits, les mœurs, son caractère;

Il périra malheureux comme lui. Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:

Parle moi d'elle.

ė

Y.

DIGNANT.

Au transport douloureux Où vôtre cœur devant moi s'abandonne,

Je ne reconnais plus vôtre personne. Vous avez lû ce qu'on vous a porté,

Ce gros paquer qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS.

Eh mon ami ! fuis-je ep état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encor ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment ! . . j'ai cru que c'était un mémoire De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire

Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS. Eh! lifons vite. - Une table à l'instant;

Aprochez donc cette table.

# 64 LE DROIT DU SEIGNEUR, DIGNANT.

Ah mon maître!

Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS (affir examine le paquet.)

Mais ce paquet qui n'est pas à mon nom,

Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lifons donc.

#### DIGNANT.

Get étrange mystère En d'autre tems aurait de quoi vous plaire, Mais à présent il devient bien affreux.

### LE MARQUIS (lifant.)

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre: & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure à mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mere?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

### DIGNANT.

Pen avais l'ordre, & j'ai dû vous prier En sa faveur.

### UN DOMESTIQUE.

Arrive ici, tremblante, hors d'haleine, Fondant en pleurs: elle veut vous parler.

### LE MARQUIS.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

SCENE

# SCENE V.

# LE MARQUIS, DIGNANT, DORMENE,

LE MARQUIS (à Dormène qui entre.)

Pardonnez-moi, j'allais thez vous, Madame, Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflame. Acante — à peine encor entré chez moi J'attendais peu l'honneur que je reçoi. — Une aventure affez desagréable — Me trouble up peu. — Que Gernance est coupable?

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur,

Et je ne doutais pas qu'un si grand coeur

Ne respectat le malheur qui m'opprime,

Et d'un parent ne détestat le crime.

Je ne viens point vous demander raison

De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment ? chez vous ?

DORMENE.

· C'est dans ma maison meme !!

Qu'il a conduit le trifte objet qu'il sime.

LE MARQUIS.

Le traitre !

DORMENE.

Allest plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être. — Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUAS.

Vôtre douleur sensiblement me touche & Daignez parler, & ne andoutek rien.

DORMENE.

Aprenez donc....

1

Google

### SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMENE, DIGNANT, quelques Domestiques entrent précipitamment avec MATURIN.

#### MATURIN.

Tout est en paix, la semme est retrouvée; Vôtre parent nous l'avoit enlevée: Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard, Chacun son bien; tu-dieu quel égrillard!

LE MARQUIS (à Dignant.)

Courez foudain recevoir vôtre fille,

Qu'elle demeure au sein de sa famille.

Veillez sur elle: ayez soin d'empêcher

Qu'aucun mortel ose s'en aprocher.

MATURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne

Est pour vous-même.

MATURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiffez...

MATURIN.

Par ma foi tous ces grands Sont dans le fond de bien vilaines gens. Droit du Seigneur, femme que l'on enleve! Défense à moi de lui parler. — Je créve.

67

Mais je l'aurai, car je suis siancé. Consolons-nous, tout le mal est passé.

( H fort.)

LE MARQUIS.

Elle revient; mais l'injure cruelle Du Chevalier retombera sur elle; Voilà le monde: & de tels attentats Faits à l'honneur ne se réparent pas,

( à Dormene. )

Eh bien parlez , parlez ; daignez m'apprendre

Ce que je brule & que je crains d'entendre.

Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monfieur?

Aprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acante en secret étant née
De cette Laure illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier.
Indignement à ce riche fermier;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire.
Vôtre parent qui vouloit l'enlever,
Vôtre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Gernance ensin....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMENE.

Il est fon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! O Ciel! qu'avez-vous dit?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,

Qui montre assez ce que nous devons ctaindre:

Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

(Le Marquis lie.)
C'est ma parente; & mon coenr est lié
l i

-----Google

A tous ses maux que sent mon amit lé. I lle mourra de l'affreuse aventure Qui sous ses yeux outrage la nature.

### LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lû : que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon ame est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre!
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous.

### DORMENE.

Ah! Monsieur, je le voi,

Et je frémis.

### LE MARQUIS. .

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre, & se crois
Que ce sera pour la derniere fois.
Sachons domter le couroux qui m'anime.

[ En regardant de loin. ]

Il semble, & Ciel: qu'il connaîsse son crime.

Que dans ses yeux je lis d'égarement!

Ah l'on n'est pas coupable impunément.

Comme il rougit : comme il palit — le traître!

A mes regards il tremble de paraître.

C'est quelque chose.

( Tandis qu'il parle , Dormène se resire en regardante attentivement Gernance. )

Forma Google

### SCENE VII

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER (de lain fe cachant le vifage.)

A H! Monfieur.

· LE MARQUIS.

Eft-ce yous ?

Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe 2 vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faste, une offense

Dont je ressens l'indigne extravagance, Qui pour jamais m'a servi de leçon, Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords | vous ! est-il bien possible ?

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible a

Plus que vous ne pensez : mais votre cœur Est-il sensible à mes soins, à l'honneur, A l'amitié? Vous sensez - vous capable D'oser me faise un aveu véritable. Sans rien cachers

LE CHEVALIER.

Comptez für ma candeur;

Je suis un libertin , mais point menteur;

num Google

70 LE DROIT DU SEIGNEUR, Et mon esprit que le trouble environne, Est trop ému pour abuser personne.

Je prétens tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai . Que de débauche & d'ardeur enyvré, Plus que d'amour, j'avais fait la folie De dérober une fille jolie Au possesseur de ses jeunes appas . (Qu'à mon avis, il ne mérite pas.) Je l'ai conduite à la forêt prochaine, Dans ce Chareau de Laure & de Dormène; C'est une faute, il est vrai, j'en convien, Mais j'étais fou, je ne pensais à rien. Cette Dormène, & Laure sa compagne. Etaient encor bien loin dans la campagne. En étourdi je n'ai point perdu tems; J'ai commencé par des propos galans. Je m'attendais aux communes allarmes, Aux cris perçans, à la colère, aux larmes; Mais qu'ai-je oui ! la fermeté, l'honneur, L'air indigné, mais calme avec grandeur. Tout ce qui fait respecter l'innocence S'armait pour elle, & prenait sa défense. J'ai reconnu dans ces premiers momens, A l'art de plaire, aux égards séduisans, Aux doux propos, à cette déférence, Qui fait souvent pardonner la licence. Mais pour réponse, Acante à deux genoux M'a conjuré de la rendre chez vous; Et c'est alors que ses yeux moins sévères Ont répandu des pleurs involontaires.

Que dires-vous?

LE CHEVALIER.
Elle voulait en vain

Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tansé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse,
Qui rejettait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Qu'ayant vêcu presque dans la misère,
Dans la bassesse & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du Village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mere respectable,
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappellat avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-tems.....

LE MARQUIS.

De moi ?....

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens Votre vertu, qui devait, disoit-elle. Etre à jamais ma honte ou mon modelle Tout interdit, plein d'un secret respect, Que je n'avais senti qu'à son aspect, Je suis honteux, mes sureurs se captivent. Dans ce moment les deux Dames arrivent, Et me voyant maitre de leur logis,
Avec Acante, & deux ou trois Bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie;
La plus âgée en tombe évanouse.
Acante en pleurs la presse dans ses bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vûe,
Elle retombe, & s'écrie éperdue,
Ah! je crois voir Gernance; — c'est son sils,
C'est lui, — je meurs: — à ces mots je frémis;
Et la douleur, l'estroi de cette Dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je sors,
Consus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont vôtre ame est saisse,

Charme mon cœur, & nous réconcilie.

Tenez, prenez ce paquet important,

Lisez-le seul, pesez-le murement;

Et si pour moi vous conservez, Gernance,

Quelque amitié, quelque condescendance,

Promettez-moi, lors qu'Acante en ces lieux

Poura paraître à vos coupables yeux,

D'avoir sur vous un assez grand empire,

Pour lui cacher ce que vous allez lire.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez

L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblezez, vous dis-je-

-----Google

### SCENE VIII.

### LE MARQUIS seul.

Uel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige La belle Acante est donc de ma maison ! Mais la naistance avait flétri son nom; Son noble sang fut souillé par son père; Rien n'est plus beau que le nom de sa mère; Mais ce beau nom a perdu tous les droits, Par un himen que reprouvent nos loix. La trifte Laure, ô pensée accablante! Fut criminelle en faifant naître Acante; Je le sais trop, l'himen fut condamné; L'amant de Laure est mort assassiné. De maux cruels quel tiffu famentable! Acante helas! n'en est pas moins aimable, Moins vertueuse; & je sais que fon cœur Est respectable au fein du deshonneur; Il annoblit la honte de ses pères; Et cependant, à préjugés sévères! O loi du monde! injuite & dure loi! Vous l'emportez....

### SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMENE. LE MARQUIS.

Adame, instruisez-moi.
Parlez, Madame, avez-vous vû son frere?

DORMENE.

Oui, je l'ai vû, sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi; mais entre nous,
Son cœur est bon, il est conduit par vous.

o.......Google

### 74 LE DROIT DU SEIGNEUR, LE MARQUIS.

Eh! mais Acante b

DORMENE.

Elle ne peut connaître

Jusqu'à présent le sang qui la sit naître. LE MARQUIS.

· Quoi, sa naissance illégitime! DORMENE.

Helas!

Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS (reli, ant un papier qu'il a gardé.)
Sa mère était sans crime ;

Sa mère au moins crut l'himen légitime; On la trompa, son destin sut affreux. Ah! quelquesois le Ciel moins rigoureux Daigne approuver ce qu'un monde profane Sans connaissance avec sureur condamne.

DORMENE.

Laure n'est point coupable, & ses parens Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village!
A ce beau sang faire un pareil outrage!

DORMENE.

Blie sans biens, Page, la pauvreté,

Un long malheur abaisse la fierté. LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage La recueillit.

DORMENE. Sa milere partage

Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,

Ayant si pen, de faire encor du bien.

romin Google

Riches & grands, que le monde contemple, Imitez donc un si touchant exemple.

Nous contentons à grands frais nos désirs;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.

Quoi : pour aider l'amitié, la misere,
Dormène a pû s'ôter le nécessaire;
Et vous n'osez donner le supersu.

O juste ciel : qu'avez-vous résolu?

Que faire ensin?

DORMENE.

Vous êtes juste & sage.

Votre famille a fait plus d'un outrage Au sang de Laure, & ce sang généreux Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMENE.

Le Comte votre père,

Homme inflexible en son humeur sévère,
Oprima Laure, & sit par son crédit
Casser l'himen; & c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, — mon cœur est ulceré. Oui, c'est un crime, — il sera réparé, Je vous le jure.

DORMENE.

LE MARQUIS. .

Je veux. . . .

DORMENE.

Quoi donc ?

LE MARQUIS.

Mais, - lui servir de père.

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui, - mais je ne dois pas

Aller trop loin.

Kii

Google

# 76. LE DROIT DU SEIGNEUR,

DORMENE.

Comment, trop loin?

Hélas ! . . .

Madame, un mot : conseillez-moi de grace ; Que feriez-vous, s'il vous plait, à ma place ?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur De consulter votre esprit, votre cœur. LE MARQUIS.

Ab! ...

DORMENE.

Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien : - mais Madame,

En quel état est Acante ?

DORMENE.

Son ame

Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maitresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(il fort.)

## SCENE X.

DORMENE feate.

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ? Qu'il est troublé! j'en juge par sa lettre; Un stile assez confus, des mots rayés, De l'embarras, d'autres mots oubliés. J'ai lu pourtant le mot de matiage. Dans ce pays il passe pour très-sage. Il veut me voir, me parler, & ne dit Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit! Et pour Acante il parait bien sensible!

Quoi! voudrait-il? — cela n'est pas possible.

Aurait-il eu d'abord quelque dessein

Sur son parent? — demandait-il ma main?

Le Chevalier jadis m'a courtisée,

Mais qu'espèrer de sa rête insensée?

L'amour encor n'est point contu de moi;

Je dus toujours en avoir de l'essensée

Qu'en fremissant tous les jours je contemple:

Il m'avertit d'éviter tout lien:

Mais qu'il est triste, 6 Ciel! de n'aimet rien!

Fin du quarrième Aste.

# ACTE V.

#### SCENE L

LE MARQUIS, LE CHEVALIER. LE MARQUIS.

Aisons la paix, Chevalier, je confesse Que tout mortel est paitri de faiblesse, Que le sage est peu de chose; entre nous, l'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER. Vous avez donc perdu vôtre gageure? Vous aimez donc?

Oh non, je vous le jure :

Mais par l'himen, tout prêt de me lier, Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine.

Passe pour moi : mais que dira Dormène ?

Google .....

N'a-t-elle pas certains mots par écrit,

Où par hazard le mot d'himen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est-là ce qui me gêne.

Je prétendais m'imposer cette chaîne;

Mais à la fin m'étant bien consulté,

Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS. Eh bien, si j'aime,

Table 1

4,

4

12

Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'himen qu'en général,
Sans m'engager, & sans me compromettre.
Car en effet, si j'avais pû promettre,
Je ne pourais balancer un moment.
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui parait fort honnète,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!

Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde

Mon changement, j'ose espèrer au moins

Faire approuver ma conduite & mes soins.

Colette vient, par mon ordre on l'appelle;

Je vais l'entendre, & commencer par elle.

SCENE 11.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,

COLETTE.

LE MARQUIS.

V Enez, Colette.

ourself Google

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur, Prête en tout tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, fur ma vie;

N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie. Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.

Vous vondriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Et bien donc, je vous donne

Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne Que Maturin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Maturin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs! ah l'homme magnisque!
Le beau présent! que Monseigneur est bon!
Que Maturin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être sière!
De ce pays je serai la première.
Je meurs de joye.

LE MARQUIS.

Et j'en resiens aussi,

COLETTE.

Be mon amie Acante

Que devient-elle : on va la marier, A ce qu'on dir, à ce beau Chevalier. Tout le monde est heureux, j'en suis charmée, Ma chère Acante!

"—"Google

So LE DROIT DU SEIGNEUR,

LE CHEVALIER (en regardant le Marquis.)
Elle doit être aimée

Et le fora.

LE MARQUIS (au Chevalier.)

La voici, je ne puis

La consoler en l'état où je suis, Venez, je vais vous dire ma pensée.

(ils fortent. )

#### SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

M A chère Acante, on t'avait fiancée, Moi déboutée, on me marie.

ACANTE.

A qui?

COLETTE

A Maturin.

ACANTE. Le Ciel en soit béni.

Et depuis quand?

COLETTE. 1 Eh depuis tout à l'heure. ACANTE.

Eft-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure

J'ai comparu par devant Monseigneur.

Ah! la belle ame! ah qu'il est plein d'honneur!

A C A N T E.

Il l'eft, fans doure!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acants;

Il m'a promis une dot opulente, Fait ma fortune; & tout le monde dit Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.

Tu

# 82 LE DROIT DU SEIGNEUR,

D'un beau Seigneur poursuivie, adorée;
Un mariage en un moment cassé
Par Monseigneur, un autre commencé.
Si ce Roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère.—
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi, n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée ? es-tu donc tant à plaindre ?
A C A N T E.

Allons, fuyons.

#### SCENE. IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER. LE CHEVALIER.

D Emeurez sans me craindre.

Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE (à Asanse.)

Qu'avais-je dit ?

Eh quoi vous me fuyez?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence ! LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;

Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

Païmerais mieux qu'il daignat me parler.

( à Colene qui veut s'en aller. )

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable.-

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

Conservez-vous au fond de vôtre cœur Pour ma présence une invincible horreur?

Vous devez être en horreur à vous-même. LE CHEVALIER.

Oui, je le suis ; mais mon remords extrême Répare tout, & doit vous appaiser. Ma folle erreur avait pû m'abuser.

rum Google

### COMEDIE.

Je fus surpris par une indigne stamme; Et mon devoir m'amene ici, Madame.

ACANTE.

Je sais l'état où mes parens sont nés. COLETTE.

Madame !... oh , oh ! quel est donc ce langage ?
A C A N T E.

Cessez, Monsieur, ce titre est un outrage; C'est s'avilir que d'oser recevoir Un faux honneur qu'on ne doit point avoir. Je suis Acante, & mon nom doit suffire, Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?

Ce nom m'est cher: allez, vous oublierez

Mon attentat, quand vous me connaîtrez:

Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui 2 moi, Monsieur !

COLETTE (à Acante.)
C'est son remords extrême.

LECHEVALIER:
N'en riez point, Colette, je prérens
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

Je ne sais pas quel dessein vous anime; .

Mais commencez par avoir mon estime.

C'est le seul but que j'aurai désormais; J'en serai digne, & je vous le romets.

ACANTE.

Je le désire, & me plais à vous croire. Vous êtes né pour connaître la gloire; Mais ménagez la mienne, & me laissez. LE CHEVAIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.

Je ne suis point amoureux, je vous jure;

Mais je prétens rester.

Bon, double injure.

Google,

\$4 - LE DROIT DU SEIGNEUR,

Cet homme est sou, je l'ai pensé toujours. Dormène vient, ma chère, à ton secours. Démêle-toi de cette grande affaire; Ou donne grace, ou garde ta colère. Ton rôle est beau, tu fais ici la loi. Tu vois les grands à genoux devant toi. Pour moi je suis condamnée au village. On ne m'ensève point, & j'en enrage. On vient, adieu, suis ton brillant destin, et je retourne à mon gros Maturin.

(Elle fort.)

#### SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT

Helas, madame; une fille éperdue.

En rougissant parait à votre vûe.

Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,

Que l'on me laisse avec mon ravisseur!

Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!

A ce méchant au lieu de me soustraire,

Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;

Je l'y revois; montmaître suit mes yeux.

Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

Non, mon enfant, de si charmans appas Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne. Préparez-vous au changement insigne De votre sort; & surtout pardonnez Au Chevalier.

> Moi, Madame? DORMENE.

> > Aprenez,

Google .....

Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

Elle! - Eft-il vrai ?

DORMENE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille !

Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut vénir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point bié paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mistère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsseur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte Sont naturels, & tout vous sera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffie D'avoir connu quelle est votre naissance. Vous me devez un peu de constance.

ACANTE.

Laure est ma mère. & je ne la vois pas !

Vous la verrez, vous ferez dans con bras.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

J'admire en tout ma fortune nouvelle. Quoi; j'ai l'honneur d'être de la maison

De Monfeigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez fon nom-

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?

summe Google

86 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Et voulez-vous me rendre ridicule? Moi de son sang? ah! s'il était ainsi, Il me l'eût dit, je le verrais ici.

Il m'a parlé: — je ne sais quoi l'accable : Il est sais d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah! je le vois.

#### SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS ( an fond. )

LE MARQUIS (au Chevalter. )

I L ne fera pas die

Que cet enfant ait troublé mon esprit. Bientôt l'absence affermira mon ame.

( apercevant Dormene. )

Ah! pardonnez: vous étiez là, Madame! LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi! point du tout. Vous serez convaincu Qu'avec sang froid je règle ma conduite. De son destin Acante est-elle instruite?

ACANTE

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits. Je dépendrai de vous plus que jamais.

Permets, ô ciel | qu'ici je puise faire.
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.

Je ferni , tout ce que vous voudrez : LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez. ( à Dormène. )

Belle Dormène, aubliez-vous l'offense, L'égarement du coupable Gernance ?

DORMENE. Oui, tout est réparé. LE MARQUIS. Tout ne l'est pas.

Votre grand nom, vos vertueux appas.

Sont maltraités par l'aveugle fortune.

Je le fais trop : votre ame non commune

Wa pas de quoi fuffire à vos bienfaits ;

Equal Coogle

Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pû d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût èté vous ( & je vous l'ai mandé )
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, Madame, qu'à ma place
Le Chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prit avec vous d'indissolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble & sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau?
Pardonnez-vous cette offre?

DORMENE.

Ma furprise

Est si puissante, à tel point me maitrise, Que ne pouvant encor me déclarer, Je n'ai de voix que pour vous admirer. LÉ CHE VALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus , Madame ;
Je vous soumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?
D O R M E N E.

Confultez-vous, méritez mod cstime, Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et . . . vous. . . Acante. . . .

ACANTE.

Eh bien! mon protecteur . . .

LE MARQUIS. [ à part. ]

Pourquoi tremblai-je en parlant?

ACANTE. Quoi, Monsieur ....

LE MARQUIS.

Acante — vous — qui venez de renaitre,
Vous qu'une mère ici va reconnaitre,
Vivez près d'elle; & de ses trisses jours
Adoucissez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux — Souffrex qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, est assurée;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche, — contente, — autant que je le peux.
J'aurais voulu — mais goutez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées.—

numm, Google

# 88; LE DROIT DU SEIGNEUR,

Un autre bien que le cœur peut sentir'
Est dangereux. Adieu, — je vais partir.
LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'ètes point contente ! Quoi ! vous pleurez ! A C A N T E. Je suis reconnaissante,

Je suis consuse. Ah c'en est trop pour moi.

Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi; 

Et ce n'est pas la fortune que j'aime. 

Mon état change, & mon ame est la même.

Elle doit être à vous. Ah permettez

Que le cœur plein de vos rares bontés,

J'aille oublier ma première misère,

J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos fens font agités ? Qu'avez-vous donc ? Qu'ai-je fait ?

ACANTE. Vous parter.

DORMENE.

Ah ! qu'as-tu dit !

ACANTE. La vérité, madame ;

La vérité plait à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus. -

Hélas....

LE MARQUIS.

Ne partirai-ie plus ?

### LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille; Elle retrouve un frete, nue famille; et moi je trouve un mariage heureux. Mais je vois hien que vous en ferez deux. Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue, — oui, mon ame est vaincue.

Dormène & Laure, Acante, vous, & moi. (à Acante.

Soyons heureux.— Oui.— recevez ma foi,

Aimable Acante; Allons que je vous mêne

Chez votre mere,— elle sera la mienne;

Elle oubliera pour jamais son malheur.

A C A N T E.

Ali ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons , ma Smur , ...

Je fus blen fou; fon cœur fut infensible;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

B I N.

Google